

A close-up portrait of Luc Lavoie, a middle-aged man with short, graying hair, wearing a dark blue suit jacket over a dark blue shirt. He is looking directly at the camera with a slight smile. The background is a plain, light blue-grey color.

Luc Lavoie

Préface du très honorable
Brian Mulroney

EN PREMIÈRE LIGNE

Le parcours atypique d'un communicateur

Préface

Quand Luc Lavoie m'a demandé de préfacer son livre, j'ai accepté d'emblée sans en avoir lu une seule page.

Je pouvais le faire en toute confiance, car après une association de 35 ans avec Luc, je savais que ce livre serait une récapitulation honnête et captivante des moments forts d'une vie active, stimulante et féconde. Et en l'occurrence, ce livre ne m'a pas déçu.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en 1983, alors que Luc était jeune correspondant parlementaire de TVA à Ottawa et que j'étais moi-même le chef fraîchement adoubé de l'opposition officielle, chargé de la tâche exigeante de faire face quotidiennement au premier ministre Pierre Trudeau à la Chambre des communes.

J'avais d'abord été étonné de sa jeunesse et de la qualité de son anglais parlé, d'autant plus qu'il était originaire de Rimouski – juste en face de ma ville natale de Baie-Comeau, de l'autre côté du fleuve Saint-Laurent – une région qui n'était pas particulièrement renommée pour l'abondance de sa population anglophone. Il s'est avéré que Luc – et cela correspond tout à fait au personnage – réalisant l'importance de connaître l'anglais pour bien couvrir les événements parlementaires, s'est mis tout de suite, en autodidacte, à l'étude de cette langue qu'il maîtrise à la perfection aujourd'hui.

À la suite de mon élection comme premier ministre, des problèmes inévitables sont apparus et comme nous avons besoin d'aide dans le domaine des communications, je me suis tout de suite rangé

à l'avis de mon conseiller de confiance Bernard Roy que Luc était l'homme qu'il nous fallait. Il s'est joint au Bureau du premier ministre pour se hisser rapidement au poste clé de chef de cabinet adjoint chargé d'un large éventail de responsabilités dont il a su s'acquitter de façon impressionnante.

Luc n'est pas un communicateur ou un relationniste ordinaire. C'est un penseur stratégique qui n'est pas uniquement préoccupé du lendemain, mais de ce que sera l'impact d'une mesure donnée dans un mois ou une année.

Je connais peu de gens au Canada qui soient dotés d'une telle gamme de compétences, soit la capacité d'absorber avec soin les complexités subtiles d'un problème majeur, d'élaborer une stratégie susceptible de placer ses clients dans la position la plus avantageuse – en établissant les faits tout en parant aux attaques négatives anticipées qui seront provoquées par une annonce – et de se présenter ensuite devant les médias et les caméras pour offrir une explication et une défense en bonne et due forme de la position adoptée, et ce, dans un français et un anglais impeccables. Il s'agit là d'un talent rare dont Luc Lavoie est abondamment pourvu.

L'excellent travail qu'il a accompli au cours de la campagne électorale de 1988 illustre très bien ce que ce talent a représenté pour moi-même et l'ensemble du gouvernement à l'époque.

Compte tenu de sa vaste population, l'Ontario est la clé de toute élection fédérale au Canada. Mais les Ontariens sont sensibles à ce qui se passe au Québec parce que plus que la plupart des autres électeurs, ils pensent nationalement et souhaitent l'élection d'un gouvernement dont les politiques et le leadership contribueront à unifier le pays.

Donc, dans un contexte où le gouvernement Peterson était résolument opposé au libre-échange, il était essentiel de transmettre aux électeurs ontariens le message que l'appui au libre-échange était très fort au Québec, leur donnant ainsi l'assurance qu'il n'y aurait pas de rupture s'ils accordaient eux aussi leur soutien à nos candidats.

Au cours des deux dernières semaines de la campagne, nous avons donc mis en place la stratégie du ping-pong qui s'est avérée déterminante. Luc a puissamment contribué à l'organisation de

toute une série d'assemblées et de tournées absolument réussies, avec des foules considérables, enthousiastes et bruyantes partout où nous sommes allés au Québec. Le tout était diffusé chaque soir à la télévision en Ontario et dans le reste du Canada, montrant qu'une vague irrésistible en faveur du libre-échange s'était levée et pouvait atteindre l'Ontario, ce qui n'a pas manqué de se produire. Quand nous sommes arrivés en Ontario le lendemain, les médias débordaient de reportages colorés de nos assemblées de la veille au Québec et l'enthousiasme s'est propagé à l'Ontario, où des foules enthousiastes et débordantes se sont jointes à nos grandes assemblées.

Le soir des élections, nous avons remporté une autre majorité. C'était la première fois en 100 ans qu'un chef conservateur était réélu avec un gouvernement majoritaire. Et Luc Lavoie avait joué un rôle de première importance dans cette victoire.

En 1991, j'ai nommé Luc à titre de Commissaire du Canada à l'Exposition universelle de Séville avec rang d'ambassadeur. Il s'agissait là d'un mandat délicat à un poste de premier plan et certaines personnes au ministère des Affaires extérieures ont tenté de contester cette nomination en raison de ses antécédents politiques. J'ai rapidement écarté ces objections et Luc a quitté le Canada avec sa famille à destination de Séville, où il s'est superbement acquitté de son mandat. Très rapidement, le Canada et son pavillon ont fait les premières pages de la plupart des quotidiens espagnols et les manchettes des nouvelles de fin de soirée. Même mon vieil ami le roi Juan Carlos m'avait à l'époque affirmé avec admiration que le Canada était sur toutes les lèvres lors de l'Exposition universelle et je n'en avais pas été autrement surpris. Le dynamisme et la créativité de Luc avaient fleuri en terre espagnole.

Quand nous nous sommes tous deux retrouvés à Montréal dans de nouvelles carrières, j'ai été heureux de le recommander comme conseiller stratégique de grandes sociétés internationales où je siégeais comme membre du conseil, dont Archer Daniels Midland et Barrick Gold. Dans ces cas particuliers – en territoire étranger – il a offert des performances sans faille dans des dossiers extrêmement délicats et complexes et rendu de précieux services à ses clients.

Luc a aussi été impliqué dans les moments les plus tristes de ma vie. Lorsque ma famille et moi avons été frappés par cette mascarade que fut l'affaire Airbus, immédiatement après avoir réuni la meilleure équipe juridique possible, j'ai appelé Luc à la rescousse pour nous aider en matière de communications et de stratégie politique. Ce fut un mandat vital dans la mesure où, comme nous le savons maintenant, il s'agissait d'une machination politique entièrement fabriquée par une journaliste de Toronto qui avait développé une haine particulière envers moi-même et ma famille, alors même qu'en parallèle elle jouait le rôle d'informatrice auprès de la GRC.

En raison de son expérience au sein du Bureau du premier ministre, Luc a su dès le début – tout comme moi – que toute l'affaire était un canular politique inventé par cette soi-disant journaliste et ses amis au sein du gouvernement libéral et qu'elle allait leur exploser au visage sous le feu d'une solide attaque juridique. C'est la voie que j'ai choisie.

Le juge en chef Alan Gold a déterminé que le gouvernement libéral avait reconnu ne disposer d'aucune preuve pour justifier ses allégations. Le commissaire de la GRC Giuliano Zaccardelli a déclaré publiquement qu'aucune preuve ne soutenait quelque accusation que ce soit. Une enquête parlementaire n'a trouvé aucune preuve d'actes répréhensibles de ma part et une commission royale d'enquête en est venue à la conclusion que je n'avais commis aucun crime.

Des dizaines de millions de dollars provenant des poches des contribuables – certains estiment que la somme pourrait atteindre 40 millions de dollars – ont été gaspillés par le gouvernement du Canada pour tenter de prouver ma culpabilité. Aucun premier ministre dans l'histoire du pays n'a fait l'objet d'autant d'enquêtes. Pendant 20 ans, ce fut un feu roulant de rumeurs, de faussetés et de malveillance.

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai atteint l'âge vénérable de 78 ans et je n'ai jamais été accusé de quoi que ce soit, même pas une contravention de stationnement.

Toute cette affaire fut un fardeau presque insupportable pour ma famille et pour moi-même. Mais nous avons persévéré et nous avons gagné.

Et nous n'oublierons jamais la loyauté et l'amitié de ceux et celles qui nous sont restés fidèles – parfois contre vents et marées – au moment où nous affrontions des adversaires anonymes financés par les ressources illimitées du gouvernement du Canada et de la GRC.

Luc Lavoie fut un joueur très important dans notre équipe. Grâce à son courage, sa ténacité et sa sagesse – combinés à une épine dorsale d'acier – son apport à notre vie a été essentiel à un moment crucial. Personne dans la famille Mulroney ne l'oubliera jamais.

De Matane à Ottawa

Je connais avec certitude la date précise où ma vie a changé, le jour qui marque le début d'une aventure qui m'a mené bien au-delà de tout ce à quoi j'aurais pu m'attendre.

Ce jour, c'était le 17 août 1976.

Je travaillais à la station radiophonique CHRM de Matane, qui était entrée en ondes à peine un an et demi auparavant. C'était l'époque où chaque petite ville de province avait sa station de radio et où quiconque avait une voix le moindrement agréable à entendre pouvait facilement être embauché dans l'une d'elles. Il n'y avait pas dans ces petites boîtes le cloisonnement qui prévalait dans les grosses stations de Montréal et de Québec, où on était soit animateur, soit journaliste, soit chroniqueur sportif. On faisait tout : disc jockey, lecteur de nouvelles, annonceur publicitaire, etc. Il arrivait même qu'on fasse un peu de ménage.

Ce jour-là, donc, le téléphone sonne et la réceptionniste me demande de prendre l'appel, qui provient du bureau de la Presse Canadienne à Montréal.

— Ils voudraient que tu fasses un reportage sur une tragédie maritime en Gaspésie, me dit-elle avant que je décroche le téléphone.

La Presse Canadienne était – et est toujours, mais dans une moindre mesure – une agence de presse qui alimentait en nouvelles la plupart des journaux et stations de radio au Canada. CHRM était

abonnée à ses services, qui nous parvenaient via un télécopieur – que nous appelions communément le « fil de presse » – qui imprimait les dépêches sur un immense rouleau de papier. Avant l’heure des informations, nous découpons celles qui nous paraissaient importantes et nous allions les lire en ondes.

Il arrivait par ailleurs – assez rarement, tout de même – que lorsqu’un événement d’importance survenait dans une région où la Presse Canadienne n’avait pas de journaliste, elle fasse appel à une de ses stations abonnées pour en assurer la couverture. C’est dans une telle circonstance que j’avais reçu l’appel de Montréal.

— Il y a une tragédie maritime dans votre coin, m’informe d’entrée de jeu la voix au bout du fil.

— De quoi vous parlez ?

— Un bateau disparu avec une douzaine de personnes à son bord au large de Percé. C’est à côté de chez vous.

Il fallait bien un gars de Montréal pour dire une chose pareille. Il y a plus de 350 kilomètres entre Matane et Percé.

Je conviens de m’informer. J’appelle la Sûreté du Québec, qui me confirme l’événement : un groupe de jeunes touristes français s’étaient embarqués en fin d’après-midi la veille dans un petit bateau de pêche pour une brève expédition en mer. Une tempête s’était levée soudainement sur le golfe et on était sans nouvelles depuis. Au bout du compte, 12 personnes – dont 9 touristes français âgés de 18 à 25 ans – périrent dans le naufrage.

Je note tous les renseignements que je peux, je m’installe sur une machine à écrire et j’entreprends de taper un article, que je dicte ensuite au téléphone – on était encore loin du courriel et même du télécopieur – au bureau de Montréal. J’enregistre également une version radio pour le service parlé de la Presse Canadienne, NTR (pour Nouvelles Télé Radio).

Mon article avait été repris par quelques journaux. Je n’étais pas peu fier. Je venais d’avoir 21 ans, je ne me prétendais surtout pas journaliste et je n’avais jamais eu le moindre plan de carrière en tête.



Le jour même de la parution de l'article, nouvel appel de la Presse Canadienne. C'était Michel Surprenant, l'un des patrons du bureau de Montréal.

- On aimerait te voir à Montréal.
- Pour quelle raison ?
- On a peut-être un emploi à te proposer.

Dès le lendemain, j'étais dans un autobus en compagnie de ma blonde Lyne, en direction de la métropole. Pour nous, qui n'avions pas beaucoup voyagé, c'était plus ou moins l'équivalent de ce que serait aujourd'hui un voyage à Paris. Nous allions résider pendant deux jours à l'hôtel Sheraton Mont-Royal – aujourd'hui disparu –, angle Maisonneuve et Peel. Il n'y avait pas de comparaison possible avec les hôtels de Matane et de Rimouski, notre ville d'origine. Pour nous, c'était la vie des gens riches et célèbres !

Mon rendez-vous était prévu pour le samedi, mais j'avais décidé d'aller faire un tour la veille aux bureaux de la Presse Canadienne, rue Saint-Jacques, pour faire la connaissance de mes éventuels futurs employeurs. J'avais été accueilli par un personnage assez rondet, la mi-cinquantaine peut-être, d'une incroyable faconde et d'une truculence légendaire – tout droit sorti de l'univers de Rabelais – dont plusieurs journalistes se souviennent encore aujourd'hui. Il s'appelait Magloire Gagnon.

L'une des premières questions qu'il m'a posées à cette occasion fut :

- Est-ce que tu restes au Sheraton Mont-Royal ?
- Oui.
- Il y a un restaurant fantastique dans cet hôtel : le Kon Tiki. Ça te dirait que j'aille manger là avec vous autres, ce soir ?

Comment refuser ? Nous nous y rejoignons à l'heure convenue et c'est à ce moment que j'ai pris toute la mesure du personnage.

Tout dans ce restaurant mythique respirait le kitsch pop polynésien faussement exotique, des statues hawaïennes aux masques maoris en passant par les palmiers et les lampes en osier.

Magloire se commande d'abord un apéritif, une espèce de cocktail coloré servi dans un ananas – vidé ou en plastique, je ne me souviens plus trop. Il se délectait de ce nectar avec une jouissance manifeste. Quant à moi, j'avais renoncé à effectuer ce qui aurait été

un saut quantique dans ma consommation de produits alcoolisés et je m'étais contenté d'une simple bière. Les apéritifs terminés, notre invité s'écrie avec un ravissement anticipé proche de la frénésie :

— Je connais le menu. Je vais commander.

Il commande alors de la bouffe pour cinq ou six personnes. La table débordait littéralement. Puis il demande la carte des vins et choisit une très bonne bouteille. Parmi tous les plaisirs que peut offrir la vie, il était évident que ceux de la table étaient ses préférés. À chaque bouchée, il en bavait de satisfaction et de pure extase. Ça dégoulinait partout sur sa serviette de table. Jamais de ma vie je n'avais vu un tel étalage de goinfrerie.

Le repas terminé, il nous propose d'aller prendre un digestif au bar. Il s'est enfilé je ne sais combien de verres de cognac. V.S.O.P. s'il vous plaît. Quand il nous a quittés vers minuit, il était dans un état proche du Wyoming.

Les patrons de la Presse Canadienne m'avaient dit de signer les factures d'hôtel et de restaurant et qu'ils allaient régler le tout. Mais quand on m'a présenté celle de ce repas mémorable, je n'ai pu m'empêcher de sursauter. Je trouvais qu'en matière de notes de frais, mes rapports avec mes éventuels nouveaux patrons commençaient sous de bien sombres auspices.



Le lendemain matin, comme prévu, je rencontre Michel Surprenant, qui me présente MM. Guy Rondeau et Bill Stewart, deux légendes de la Presse Canadienne. Nous passons ensuite au bureau de Surprenant, qui m'a lancé de but en blanc :

— On a un poste de correspondant parlementaire pour NTR qui est ouvert à Ottawa. La session reprend très bientôt, on n'a personne et ça presse.

Il m'a offert le poste sans me poser aucune question sur mes aptitudes ni sur ma formation. Il ne m'a même pas demandé le moindre CV. Il m'a seulement dit :

— Tu dois connaître ça, la politique à Ottawa ?

J'ai répondu par un timide oui, mais la vérité est que je n'y connaissais pas grand-chose. Forcément, je savais qui était Trudeau,

j'avais vu Marc Lalonde et quelques autres ministres à la télévision, mais c'était à peu près tout.

— T'es déjà allé à Ottawa ?

— Non, jamais.

— C'est pas grave. C'est un peu plate, mais tu vas t'habituer.

Il me proposait un salaire hebdomadaire de 130 dollars, ce qui était vraiment le pactole en comparaison des 85 dollars que je touchais à CHR. La Presse Canadienne allait aussi défrayer en entier le coût de mon déménagement de Matane à Ottawa et payer mon hébergement à l'hôtel en attendant que je me trouve un appartement. J'allais commencer le lendemain de la fête du Travail, soit à peine trois semaines plus tard.

J'ai accepté d'emblée le poste. Et juste avant que nous nous quittons, il m'a lancé :

— En tout cas, tu vas pouvoir pratiquer ton anglais.

Il ne m'a pas demandé si je parlais anglais, seulement présumé que c'était le cas. Mais la vérité, c'est que je n'avais pas d'anglais à pratiquer. Les seules notions de cette langue que je connaissais me venaient des chansons américaines et britanniques que j'écoutais et que je faisais parfois tourner à la radio. À Rimouski, on pouvait compter les anglophones sur les doigts d'une seule main et ceux-ci n'avaient pas le choix de parler français de toute façon.

J'ai quand même laissé Surprenant sur ses illusions, de peur que son offre ne tienne plus, en me doutant qu'une fois arrivé à Ottawa, j'allais devoir entreprendre ma courbe d'apprentissage à la vitesse grand V.



Mes premiers pas à la radio à CJBR Rimouski, en 1972.



En 1984, correspondant à Ottawa pour le réseau TVA, un poste que j'ai occupé pendant huit ans.



Le bref gouvernement de Joe Clark : « Un immense éclat de rire. »

Au cours des quarante dernières années, Luc Lavoie a été au cœur de nombreux événements d'envergure nationale et internationale. De Nelson Mandela à François Mitterrand en passant par Margaret Thatcher et Mikhaïl Gorbatchev, sa route a croisé celle de nombreux personnages historiques. Proche à la fois de Brian Mulroney et de Lucien Bouchard, il a vécu de très près l'échec de l'Accord du lac Meech et la rupture douloureuse entre les deux hommes. Alors qu'il était gestionnaire de crise, il a été mêlé à l'affaire Airbus, au scandale Bre-X dans la jungle indonésienne et à l'enlèvement de travailleurs canadiens en Équateur. À titre de vice-président exécutif de Québecor, il a collaboré étroitement avec Pierre Karl Péladeau et contribué à la mutation d'une entreprise traditionnelle en géante des télécommunications. Comme journaliste et commentateur, enfin, il a couvert de nombreuses soirées électorales québécoises, canadiennes et américaines. Dans le style direct qui est le sien, il raconte ici un parcours tout sauf banal et se rappelle les épisodes marquants d'une carrière exceptionnellement riche et diversifiée.

Natif de Rimouski, **Luc Lavoie** a œuvré tour à tour comme correspondant parlementaire à Ottawa, conseiller politique du premier ministre Brian Mulroney, commissaire du Canada à l'Exposition universelle de Séville en 1992, gestionnaire de crise au cabinet de relations publiques National et vice-président directeur de Québecor. Il est aujourd'hui commentateur politique à TVA et à LCN.